

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS.

VOL. II. MONTRÉAL, NOVEMBRE 1885. No. 10.

MARIE NOTRE SALUT.

Dona eis requiem.

La Sainte Vierge est au Purgatoire la Reine compatissante des âmes qu'elle assiste et console. Et comme les âmes en ce lieu de tourments ont encore plus besoin de secours, puisqu'elles s'y trouvent dans les souffrances et qu'elles ne peuvent se soulager elles-même, cette Mère de miséricorde s'applique avec d'autant plus de zèle à leur venir en aide. Or, selon saint Bernardin de Sienne, dans cette prison où gémissent des âmes épouses de Jésus-Christ, Marie a comme un haut domaine et une pleine puissance, soit pour les soulager, soit même pour les délivrer entièrement de leurs peines. Le même saint ajoute qu'Elle visite ces bonnes âmes, pourvoit à leurs besoins, adoucit leurs tourments ou les aide à les supporter, comme fait une mère envers ses enfants. Elle les soulage toutes, néanmoins Elle obtient toujours plus d'indulgences et d'allègements pour celles qui lui ont été plus dévouées, et pour celles pour lesquelles on la prie plus spécialement.

La Reine du ciel a fait la révélation suivante à sainte Brigitte : je suis la Mère de toutes les âmes qui sont en purgatoire ; car toutes les peines qu'elles doivent endurer pour les fautes commises pendant leur vie, sont à toute heure, par mes prières, mitigées d'une manière ou d'autre.

Le jour de son Assomption, Gerson assure que le purgatoire demeura vide. Depuis ce moment-là, affirme saint Bernardin de Sienne, la Sainte Vierge est en possession du privilège de délivrer ses pieux serviteurs. Saint Pierre Damien rapporte qu'une femme, nommée Marozie, apparut après sa mort à une de ses amies, et lui dit que le jour de l'Assomption, elle avait été délivrée du purgatoire avec d'autres âmes, dont le nombre dépassait celui des

habitants de Rome. Selon Henri le Chartreux, la même chose arrive à la fête de Noël et à celle de Pâques, et Novarin est porté à croire que cela arrive à toutes les fêtes solennelles de Marie.

On connaît la promesse que fit la Ste. Vierge au pape Jean XXII de délivrer du purgatoire, le premier samedi après leur mort, tous ceux qui porteraient le scapulaire du Carmel.

Puisque Marie est si bonne et si puissante, pourquoi n'en pas profiter pour soulager durant ce mois les pauvres âmes du purgatoire. Un jour, nous y serons nous aussi, et si maintenant nous de prions pas pour elles, personne alors ne priera pour nous. C'est une vérité confirmée par l'apparition de plusieurs de ces pauvres âmes abandonnées qui y souffrent durant de longues années oubliées de tous.

Prions, enfants de saint François, prions notre bonne Mère ... prions pour ceux qui nous sont chers ... prions pour nos confrères et nos bienfaiteurs défunts ... prions pour les âmes les plus souffrantes et les plus abandonnées...prions toujours Marie, remettons-lui nos prières, afin qu'Elle même en applique le mérite aux âmes que nous voulons soulager. Passant par ses mains bénies, nos supplications perceront le Cœur de Jésus et en feront jaillir pour nos chers défunts une rosée de consolations beaucoup plus abondante. Ah ! si tous les enfants de saint François voulaient s'unir dans un cri d'amour et de confiance envers Marie, le purgatoire serait bientôt vide !

Vous qui lisez ceci, faites au moins votre part chaque jour de ce mois. Ne dites pas que telle ou telle chose est plus pressante. Rien n'est plus digne de pitié que ces saintes âmes :

Une religieuse clarisse, la vénérable mère Jeanne de Jésus-Marie, avait une tendre charité pour les âmes du purgatoire, sa compassion pour elles était d'autant plus grande qu'elle avait été témoin de leurs souffrances. Aussi, désireuse de les soulager, offrait-elle à Dieu ses souffrances, ses austérités, toutes ses actions, et non contente de ce qu'elle faisait elle-même, elle allait auprès des autres religieuses solliciter le concours de leurs prières et de leurs bonnes œuvres en faveur de ces âmes retenues par la justice divine dans le lieu de l'expiation. Partout et en tout temps, elle se voyait entourée de ces

âmes, et chacune d'elles lui disait combien d'années elle avait à y demeurer, et ce qu'elle y souffrait ; quelquefois elle semblait l'étreindre et l'embrasser, mais alors son corps était brûlant et ses os lui paraissaient imprégnés de feu.

Dieu lui ayant fait connaître un jour les malheurs dont étaient menacés les royaumes chrétiens, Jeanne, oubliant aussitôt les âmes du purgatoire, adressa au Seigneur de ferventes prières pour appeler sur les nations les miséricordes célestes. Le vendredi saint suivant, l'abbesse ayant recommandé à la communauté de prier pour les morts, Jeanne ne l'entendit pas et elle alla se renseigner auprès d'une autre religieuse qui lui fit connaître la recommandation de la mère abbesse : « Oh ! en ce moment, s'écria Jeanne avec vivacité, il est des soins plus grands et plus pressants que ceux de ces âmes bénies dont le salut est assuré, elles peuvent attendre encore. » Elle avait à peine prononcé ces paroles, qu'elle se sentit saisie au poignet par une main de fer brûlante et elle en éprouva une douleur si vive qu'elle laissa échapper ce cri : « Ah ! je brûle ! » Elle conserva le ressentiment de cette douleur assez longtemps et elle comprit alors que Dieu avait voulu lui apprendre qu'il n'était pas au monde de souffrances semblables à celles des âmes du purgatoire, et que notre premier devoir était de nous appliquer à leur procurer quelque soulagement par nos prières et nos bonnes œuvres.

Le Père Eusèbe rapporte le trait suivant : Dans une ville d'Aragon une jeune personne nommée Alexandra, de famille noble et d'une grande beauté, était recherchée avec passion par deux jeunes gens. Ceux-ci un jour, emportés par la jalousie, se battirent en duel, et périrent tous les deux. Leurs parents, aveuglés à leur tour, s'en prirent à la malheureuse demoiselle, comme à la cause du désastre, la mirent à mort en lui coupant la tête, et la jetèrent dans un puits. Quelque temps après, saint Dominique vint à passer par là, et, inspiré de Dieu, il s'approcha du puits en disant : « Alexandra, venez dehors. » A l'instant, la tête de la morte sort, se place sur le bord du puits et prie le saint de la confesser ; il entend sa confession, et lui donne ensuite la sainte communion en présence d'un peuple immense, accouru pour voir ce prodige. Saint Dominique lui ordonna de dire comment elle avait obtenu une telle grâce. Elle répondit que, lorsqu'on lui trancha la tête,

elle était en état de péché mortel, mais que la Bienheureuse Vierge, à cause de sa dévotion pour le Rosaire, qu'elle récitait, lui avait conservé la vie. Pendant deux jours, la tête demeura ainsi vivante sur le bord du puits, à la vue de tout le monde, et ensuite l'âme d'Alexandra s'en alla en purgatoire ; mais au bout de quinze jours, elle apparut à saint Dominique, belle et resplendissante comme une étoile, et lui dit qu'un des principaux moyens de secourir les âmes dans les peines du purgatoire, c'est de réciter pour elles le Rosaire, et qu'en retour, ces bonnes âmes, dès qu'elles sont arrivées en paradis, intercèdent pour ceux qui leur ont appliqué cette puissante prière.. Après cela, le Saint vit cette âme bienheureuse s'élever, toute transportée de joie, vers le royaume des Elus.

FETES DU MOIS.

LA TOUSSAINT

(1er novembre.)

Le mois de novembre est le mois des vents et de la chute des feuilles. Les nuits sont longues et tout nous porte à la rêverie et à la mélancolie. C'est dans ce mois que l'Eglise nous fait penser au ciel et à l'éternité par la fête de tous les saints, par la commémoration des morts.

Les saints ont illustré l'Eglise par de belles et admirables vertus : ils ont étonné le monde par l'héroïsme de leur zèle, de leur courage, de leur dévouement, par les prodiges de leur humilité, de leur patience, de leur charité ; ils sont entrés " dans la demeure éternelle " avec une abondante moisson de mérites, que le Seigneur " a pesés, *jusqu'au moindre*, dans la balance de sa justice, et qu'il a dotés d'une récompense inappréciable."

O Marie ! vous êtes leur Reine : si les saints ont été, parmi les fidèles, comme autant de magnifiques fleurs qui ornaient le jardin de l'épouse militante de Jésus-Christ, dans ce jardin mystique, vous avez brillé comme la Reine des fleurs ; vous avez fait éclater au dehors, par vos incomparables exemples, " cette richesse immense de grâces dont vous aviez été remplie, richesse incompréhensible à tout esprit humain, à tout esprit angélique ! "

Les saints ont pu faire paraître en eux, d'une manière plus ou moins sensible, quelques traits de la vie de leur

divin Maître ; en chacun a éclaté quelque vertu particulière, et, " dans la demeure du Père céleste, où les trônes et les couronnes sont diversifiés," chacun reçoit la part de gloire spéciale qu'il a conquise pendant son temps d'épreuve.

Ô Marie ! vous êtes leur Reine : tout ce qu'ils ont eu, chacun, de mérite particulier, vous l'avez possédé, seule, et d'une manière suréminente ; tous les traits de Jésus, notre adorable modèle, vous les avez retracés en vous aussi fidèlement que le pouvait une créature ; toutes les vertus vous les avez pratiquées, et à un degré si haut, si parfait, que saint Anselme a dit de vous " qu'après la " sainteté du Saint des saints, il n'en est pas et l'on ne " peut en concevoir de semblable à la vôtre ! " Et maintenant, dans la patrie céleste, vous êtes revêtue d'une gloire proportionnée à votre mérite sublime ; toute la magnificence des couronnes de tous les saints forme votre couronne ; ce n'est point assez : votre gloire surpasse toute la leur, d'autant plus que toutes les vertus sont inférieures aux vôtres, et que c'est par les mérites de celui que vous avez donné au monde, que la grâce de pratiquer ces mêmes vertus leur a été accordée.

PURETÉ DE LA SAINTE VIERGE.

(14 novembre.)

Il convenait, dit saint Anselme, que la sainteté « de la « Vierge-Mère fût telle qu'on ne pût en concevoir de plus « grande après celle de Dieu. » Car autrement il faudrait penser que Dieu n'a pas voulu : que celle à qui était réservé l'avantage infini d'être sa Mère fût, autant que possible, au niveau de cet honneur ; et qu'il ne l'a pas créée assez digne d'un rang qui n'a pas et qui n'aura jamais d'égal au monde. C'est ce qui a donné lieu à saint Thomas d'écrire ces remarquables paroles : « Il peut exister « une créature si pure qu'il soit impossible qu'il y ait rien « de plus pur dans les ouvrages du Créateur ; et telle a été « la pureté de la bienheureuse Vierge, de celle qui ne « connut jamais ni le péché originel, ni le péché actuel. »

Dieu et le péché sont inconciliables : l'opposition entre ces deux termes est absolue, infinie. C'est pourquoi l'on ne s'approche de Dieu qu'en s'éloignant du mal duquel aussi l'on s'éloigne d'autant plus que l'on s'approche davantage du « Saints des saints. » Mais comment imaginer une créature qui ait eu avec Dieu des rapports aussi inti-

mes que la Mère de Dieu ? Comment donc en concevoir une qui ait atteint, qui ait pu atteindre à une pureté d'âme semblable à celle de la bienheureuse Vierge ?..... Aussi l'Ange de l'école enseigne-t-il « que l'effusion de la « grâce en elle a été si abondante, si complète, qu'elle a « joui de l'union la plus étroite possible avec l'Auteur di- « vin de la grâce, et a ainsi mérité de recevoir dans son « sein celui qui en est la source. »

PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

(21 novembre.)

Entrée au Temple, Marie fut admise dans les bâtiments affectés au logement des vierges, espèce de cloître qui, au temps de l'historien Josèphe, était divisé en quatre-vingt-dix cellules.

Chez tous les peuples, à Babylone et en Egypte, à Rome et dans les Gaules, on trouve des vierges consacrées au culte divin, et leur organisation est partout intimement liée à l'attente mystérieuse d'une vierge-mère. Les vierges ou *almas* se rencontrent donc à toutes les époques de la religion des Hébreux, d'où devait sortir la Vierge-Mère, dont toutes les autres n'étaient que la figure.

Nous voyons, en effet, des vierges sous la conduite de la sœur de Moïse, célébrer par des danses et des cantiques le passage triomphal de la mer Rouge. Plus tard les vierges de Silo dansaient encore au chant des cantiques et au son des harpes, à peu de distance du lieu saint lorsqu'elles furent enlevées par les Benjamites.

Au désert comme en Egypte, sous les Rois comme sous les Juges, elles figurent toutes les cérémonies saintes, ou veillent à la porte du Tabernacle. Sous les Macchabées, pontifes-rois, elles ont cessé de paraître dans les pompes publiques, mais elles subsistent toujours; seulement elles vivent enfermées dans une si profonde retraite, que le peuple s'étonne, lorsqu'il les voit courir éperdues auprès du grand prêtre Onias, au jour de l'attentat sacrilège d'Héliodore.

Elles demeuraient donc attachées au service du second Temple, dont Hérode achevait la reconstruction à l'époque de la Présentation de Marie. Comment y vivaient-elles ? Quelle part Marie y prit-elle à leur genre accoutumé de vie, et quelle y fut sa vie supérieure ?

A la première aube, les jeunes filles du Temple, après une toilette modeste et simple, se rendaient à leur ora-

toire réservé, où elles chantaient en chœur les louanges de Dieu. Sept fois dans la journée, suivant l'usage du Psalmiste, elles renouvelaient leurs chants. Leurs prières montaient donc au ciel avec le soleil, elles l'y accompagnaient dans sa course, elles y montaient encore lorsqu'il allait descendre sous l'horizon. Vie toute angélique, dont la vie religieuse nous retrace quelque ombre.

Nécessairement, Marie était la plus fervente parmi ses compagnes, et l'on doit dire que la prière était son occupation habituelle. Sachant allier la vie contemplative à la vie active : ni le travail interrompait sa prière, ni la prière gênait son travail. Elle faisait trois parts de sa journée : du matin à la troisième heure pour l'oraison ; de la troisième heure à la neuvième pour les travaux extérieurs ; de la neuvième heure au lendemain, elle s'absorbait à une prière non interrompue.

Au travail de l'étude, elle joignait le travail des mains.

Sous la direction de vénérables matrones, les jeunes vierges du Temple étaient appliquées aux ouvrages simples et communs de leur sexe. Destinées, en effet, pour la plupart, à rentrer dans la vie ordinaire, elles devaient avoir contracté les habitudes et l'habileté des autres femmes juives. Filer le lin ou la laine, teindre les étoffes en couleur d'hyacinthe ou de pourpre, relever les tissus précieux par l'entrelacement de fils d'or ou par des broderies aussi variées en dessins qu'en nuances, tels étaient les arts où elles étaient journellement exercées et où bientôt elles excellèrent.

Suivant une tradition, Marie avait été confiée, par l'ordre de Dieu, à la vénérable Anne la prophétesse, qui l'attendra dans le Temple, après sa sortie, pour l'y recevoir encore avec son divin Fils.

Ni pour l'assiduité au travail, ni pour l'habileté des doigts, elle ne le céda à aucune de ses compagnes ; elle les surpassa même au point d'exciter l'étonnement et l'admiration des maîtresses et des élèves. Elle était particulièrement adroite à filer le fin lin et la soie. De là le nom de *filles de la Vierge* donné à ces réseaux blancs et vaporeux dont les matinées d'automne revêtent nos campagnes ; de là l'usage des premières fiancées chrétiennes de déposer sur l'autel de Marie une quenouille de laine blanche, entourée de bandelettes de pourpre ; de là enfin ce fuseau léger que l'Eglise de Jérusalem garda longtemps comme ayant servi à Marie.

SAINTE GERTRUDE.

(15 novembre)

SONNETS

I

Gertrude était assise, un jour du temps pascal,
 Au bord d'une fontaine : — âme contemplative,
 Elle admirait les fleurs, les arbres de la rive,
 Le vol d'une colombe et les eaux du cristal,
 Lorsque la douce voix de l'Époux sans égal
 Rendit à ses accents son épouse attentive :
 « Si jusqu'à moi tu fais remonter cette eau vive
 « De la grâce épanchée en ton cœur virginal,
 « Si ta vertu grandit comme ces vertes branches,
 « Si dans mon Cœur divin, colombe aux ailes blanches,
 « Tu viens te reposer, loin des regards de tous,
 « Et, pour me consoler de tant d'ingratitude,
 « Si tu places ton nid dans cette solitude,
 « Je ferai de ton cœur mon séjour le plus doux. »

II

Pourquoi, Seigneur Jésus, aimez-vous tant Gertrude ?
 Demandait un ami de notre heureuse Sœur.
 Quelle aimable vertu, quelle sainte habitude,
 L'embellit à vos yeux d'un charme si vainqueur ?
 Est-ce l'humilité, le zèle ou la ferveur ?
 Ou bien l'amour du cloître et de la solitude ?
 Ou son recueillement et son goût pour l'étude ?
 — C'est, répondit Jésus, sa liberté de cœur.
 Soit que je disparaisse ou que je me dévoile,
 Ma volonté divine est son unique étoile ;
 Elle a brisé pour moi tout terrestre lien...
 Elle est comme l'oiseau qui traverse l'espace,
 Et nul objet créé, dans ce monde qui passe,
 N'empêche son cœur pur de s'attacher au mien.

J. ETCHEVERRY.

LE PARFAIT TERTIAIRE.

L'HUMILITÉ.

CHAPITRE V.

DEGRÉS D'HUMILITÉ PAR LESQUELS NOUS DEVONS SUCCESSIVEMENT MONTER.

(*Suite et fin*)

Que de détails! que d'orgueil en tout et pour tout, et je ne m'en étais pas douté! Il n'est pas possible de penser, de parler ou d'agir! Que l'Humilité est une vertu rare, et cependant c'est une vertu fondamentale, nécessaire! Comment déraciner tant d'orgueil de mon cœur, comment m'élever à cette sublime vertu de l'Humilité? Voilà bien du travail!

Tels sont sans doute les sentiments qui s'agitent dans votre cœur après la lecture de ce quatrième chapitre. La perle de l'Humilité vous paraît si belle, si riche, que vous seriez prêt à tout vendre, à tout sacrifier pour l'acheter, mais aussi il y a tant à faire que vous n'osez mettre la main à l'œuvre.

Ecoutez, cher lecteur, divisez votre ennemi, attaquez-le sur un point, et lorsque vous l'aurez aréantie sur ce point, vous l'attaquerez sur un autre. Si vous entreprenez tout en gros vous ne pourriez pas y réussir.

Il ne faut pas seulement vous proposer, en général, de n'avoir de l'orgueil sur rien et d'être humble en toutes choses, parce que c'est une matière trop vaste, vous y feriez infailliblement peu de progrès. — Partagez votre sujet en divers points, de la manière suivante :

I.—Proposez-vous de ne dire aucune parole qui tende à votre louange.

II.—Vous ne vous plairez point à être loué, à entendre dire du bien de vous; au contraire, prenez de là occasion de vous humilier et de vous couvrir de confusion, voyant que vous n'êtes pas tel qu'on pense et que vous devriez être. — Vous aurez de la joie d'entendre parler avantageusement des autres, et si vous en avez éprouvé quelque chagrin ou si vous avez senti quelque secret mouvement d'envie, marquez-le pour faute, comme lorsque vous aurez eu quelque vaine complaisance du bien que vous aurez entendu de vous.

III.—Vous ne ferez rien par respect humain et pour attirer les yeux et l'estime des hommes, mais purement pour plaire à Dieu.

IV.—Vous n'excuserez pas vos fautes et à plus forte raison vous ne les rejetterez pas sur autrui ni extérieurement, ni intérieurement.

V.—Vous chasserez toutes les pensées de vaine gloire et d'orgueil, que donnent les choses qui apportent de la réputation et de l'estime.

VI.—Vous préférerez tout le monde à vous, non seulement dans l'opinion, mais aussi dans la pratique, en vous comportant envers vos frères avec la même humilité et le même respect que s'ils étaient vos supérieurs.

VII.—Recevez de la main de Dieu toutes les occasions qui se présentent de vous humilier, et en cela allez toujours en augmentant et comme en montant par trois degrés, dont le premier est de les supporter avec patience ; le second de les accepter avec promptitude et facilité, et le troisième, de les embrasser avec joie. Car il ne faut point vous arrêter que vous ne soyez parvenu à être bien aise de souffrir toutes sortes d'affronts et de mépris pour ressembler à Jésus-Christ qui a voulu pour l'amour de nous être l'opprobre des hommes et le mépris de la populace. (Ps. xxi, 7).

VIII.—Vous produirez des actes intérieurs et extérieurs d'humilité, vous vous y exercerez un certain nombre de fois le matin et le soir, en augmentant ce nombre tous les jours, jusqu'à ce que vous ayez acquis une parfaite habitude de cette vertu.

Voilà les divers points sur lesquels vous devez lutter successivement.

Nous citerons ici les degrés d'Humilité d'après le Docteur Séraphique saint Bonaventure.

I. C'est un haut degré d'Humilité de se soumettre volontairement à Celui qui est au-dessus de nous, mais c'est justice. C'en est un plus haut de se soumettre à son égal, et c'est abondance. Enfin c'en est un très-haut de se soumettre à son inférieur, et c'est surabondance.

II. C'est de même un haut degré d'humilité d'être humble en ses paroles. C'en est un plus haut de l'être en ses actions, et c'en est un très-haut de l'être en son cœur. C'est là que réside la vertu, et non dans les paroles ni dans les actes, puisqu'il y en a qui s'humilient

d'une manière perverse dans leurs discours, et dans leurs actions, leur maintien, leurs vêtements et leurs démarches.

III. C'est aussi un haut degré d'humilité de s'humilier à cause de la grandeur et de la multitude de ses défauts. C'est un degré plus élevé de s'humilier à cause de l'abondance des vertus et des dons spirituels, de même qu'un arbre excellent s'incline sous l'abondance de ses fruits, et c'est pour cela qu'il est dit: "*Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier en toutes choses.*" (Eccl. 3.) Enfin c'en est un très-élevé que de s'abaisser pour suivre les exemples d'humilité donnés par JÉSUS-CHRIST.

IV. C'est encore un degré élevé de cette vertu de s'humilier de tout le mal qu'on a commis; un plus élevé de s'humilier de tout le bien qu'on a omis et de toutes les choses qu'on a profanées, et un très-élevé de s'humilier de tous les bienfaits reçus inutilement. Cet ordre se tire de la rareté, car un degré est d'autant plus élevé qu'il est plus rare.

V. Enfin c'est un haut degré d'humilité de s'estimer aussi vil qu'on l'est réellement aux yeux de DIEU. C'en est un plus haut de se considérer devant DIEU aussi vil qu'on l'eût été s'il ne nous eût soutenu de sa grâce. Et c'est un degré très-haut de se regarder comme aussi vil qu'on pourrait le devenir encore si le Seigneur ne nous gardait contre les tentations.

CONCLUSION.

Notre-Seigneur a dit: "Celui qui ne se rendra pas semblable à un petit enfant n'entrera point dans le royaume des cieux." Il ne nous enseigne autre chose pendant toute sa vie, et c'est ce qu'il veut que nous apprenions particulièrement de lui: "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur." Sa vie entière n'a été qu'un acte continuel d'humilité, depuis l'humiliation de la crèche, jusqu'à l'ignominie du Golgotha. "Apprenez de moi, dit la paraphrase commune de saint Augustin (*Sermo, I. Verb. Domini*), non à produire le monde, à travailler sur le néant, à en extraire les choses visibles et invisibles, à ressusciter les morts, à opérer d'autres merveilles, mais que je suis doux et humble de cœur." Notre-Seigneur, dit saint Bernard (*Epist. XLII*), quoique orné de toutes les vertus, ne s'est glorifié pendant que

de son humilité, comme de la vertu qui lui était la plus chère et qu'il regardait comme renfermant toute sa doctrine et toutes ses vertus. C'est pour cela que saint Paul appelle l'Humilité la vertu propre et particulière de Jésus-Christ; que saint Léon dit : " Notre-Seigneur a, " dès le sein de sa Mère jusqu'au supplice de la Croix, " embrassé et enseigné, autant qu'il l'a pu, l'Humilité la " plus sincère et la plus volontaire." (*Sermo vii, Epiph.*) Et que saint Augustin dit (*in Psalm. xxxiii*) : " Mes Frères, " quand je nomme Jésus-Christ, je vous représente l'Humilité vivante et animée qui doit nous servir de modèle." Notre-Seigneur a dit lui-même : *Pour moi, je suis un ver de terre, et non pas un homme ; je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace* (Ps. xxi). Sa divine Mère ne s'appelait que l'humble servante. Tous les Saints ont brillé par leur grand esprit d'humilité; ils sont parvenus à la gloire éternelle par de profondes humiliations. Pour parvenir au même but, serait-il prudent de prendre d'autres moyens?

C'est par les degrés de l'Humilité, dit saint Augustin, qu'on peut monter au Ciel; DIEU étant infiniment élevé, l'orgueil nous éloigne de lui et l'Humilité nous en approche."

Humilions-nous, abaissons-nous. Sans doute, nous aurons beaucoup à lutter, car, dit saint Grégoire, l'estime désordonnée de soi est le premier vice qui naît dans le cœur de l'homme et le dernier qui y meurt. Mais ne nous décourageons pas, faisons aujourd'hui un acte d'humilité, demain nous en produirons deux.

—Invoquez souvent comme avocats et protecteurs les saints qui ont pratiqué une plus grande humilité: la Sainte Vierge, saint Joseph, saint Michel, saint François, etc....

UNE DERNIÈRE QUESTION!!

Beaucoup de personnes, travaillant depuis longtemps à l'acquisition de l'Humilité, se découragent parfois de se voir toujours au même degré. Pour elles je pose ici cette question :

Peut-on compter les progrès que l'on fait dans l'Humilité ?

Non, on ne doit pas apprécier les progrès que l'on fait dans la vertu : s'arrêter à cette pensée et vouloir faire cet

examen, ce serait s'exposer à obéir aux illusions de l'amour-propre.

Appliquons-nous donc sans relâche à acquérir cette vertu. Contentons-nous de la consolation que nous trouverons à faire tous nos efforts dans ce but, et ne regardons pas derrière nous.

INVOCATION QU'IL EST BON DE FAIRE SOUVENT PENDANT
LA JOURNÉE.

O JÉSUS ! doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au Vôtre.

PRIÈRE A SAINT FRANÇOIS, POUR DEMANDER L'HUMILITÉ.

O GLORIEUX SAINT FRANÇOIS ! que votre humilité me serve de modèle ! que, comme vous, j'aime à me voir méprisé de tout le monde. Obtenez-moi de bien comprendre que mon vrai bien consiste non dans les honneurs du monde, mais à souffrir les humiliations et à m'en réjouir pour l'amour de DIEU.

Questions sur le Tiers-Ordre.

A la page 13 du présent volume de la *Petite Revue*, en réponse à une question qui nous était posée, nous disions que le prêtre qui donnait l'absolution générale ne pouvait la gagner en même temps pour lui-même. Cette décision était tirée des *Annales Franciscaines*. Les mêmes *Annales* renferment dans le numéro d'octobre dernier une décision contraire que nous nous empressons de publier :

“ Le prêtre religieux ou tertiaire peut gagner l'indulgence de l'absolution générale ou de la bénédiction papale, en la donnant en public.

“ Cette faveur fut accordée le 18 juin 1876, par le Souverain Pontife Pie IX, en réponse à une demande qui avait été faite par les supérieurs généraux de l'Ordre Séraphique.”

Cette grâce, dit la *Nouvelle Revue Théologique*, n'est pas un privilège donné au Tiers-Ordre ; de sorte qu'elle ne nous semble nullement tomber sous la disposition de la Bulle de S. S. Léon XIII, qui révoque les privilèges du Tiers-Ordre. (*Nouv. Rev. Théol.*, tome XV, No. 6, page 561.)

Lorsque ce rescrit fut donné, il n'y avait qu'une seule formule d'absolution générale. Doit-il être étendu à la bénédiction avec indulgence plénière, substituée pour les tertiaires séculiers à l'absolution générale, par le décret de S. S. Léon XIII, en date du 7 juillet 1882 ? Nous ne voyons rien qui s'y oppose, le Souverain Pontife n'ayant changé que la formule à employer, les privilèges spirituels demeurant les mêmes.

Crucifix indulgenciés.—Nous lisons dans la *Revue Franciscaine* :

La faculté d'appliquer aux Crucifix les indulgences du Chemin de la Croix accordée aux directeurs du Tiers-Ordre par le Rma. P. Général expirait le mois prochain. Cette faculté est maintenue pour cinq ans, en vertu d'une nouvelle concession dont nous donnons le texte :

FR. BERNARDINUS A PORTU ROMATINO,

Minister Generalis totius ordinis Minorum S. P. Francisci.

Facultatem quam omnibus Directoribus Tertii Ordinis, cuilibet obedientie subjectis, in Gallia existentibus, ante quinque annos indulsimus, benedicendi cruces cum applicatione Indulgentiarum sacre vite Crucis, iterum ad proximum futurum quinquennium prorogamus.

Datum Parisiis, ex nostro Conventu Regularis Observantiæ, die 31 augusti 1885.

FR. BERNARDINUS, *Mis. Glis.*

Une légende inédite de saint Antoine de Padoue.

Dans un pauvre village, sur les bords de la Meuse, s'élève majestueusement un chêne séculaire, dont les rameaux superbes et le splendide feuillage abritent, placée dans une niche, la statue de saint Antoine de Padoue. Jamais les habitants ne passent devant cet arbre sans saluer le bon saint Antoine, les hommes en se découvrant, les femmes en faisant le signe de la croix. Tous aiment et vénèrent le glorieux thaumaturge de Padoue, si populaire à cause des bienfaits qu'il accorde à la confiance des fidèles, et si justement surnommé le *saint des miracles*.

Avant que la révolution française eût rasé tant d'églises et de châteaux, une jolie chapelle s'élevait à l'endroit dont nous parlons. Une dame, reconnaissante, l'avait fait ériger en l'honneur de saint Antoine de Padoue. Depuis lors, des mains sacrilèges, sous prétexte de liberté de conscience, ont démoli la chapelle inoffensive; mais, disons-le, l'événement merveilleux qui donna lieu à son érection n'en est pas moins resté vivant dans le souvenir du peuple. Il s'est transmis fidèlement de génération en génération. Les parents de nos jours, pendant les veillées d'hiver, le racontent encore à leurs enfants, dans les mêmes termes et avec les mêmes détails qu'ils l'ont appris de leurs ancêtres. C'est une légende, ou plutôt une petite histoire naïve, pleine de candeur, toute à la gloire de saint Antoine de Padoue. Pour l'édification de nos lecteurs, nous allons leur en donner le court récit, tel que nous l'avons entendu de la bouche d'un habitant de la contrée. Nos Tertiaires y puiseront un redoublement de confiance

en saint Antoine, et verront une fois de plus que Dieu, dont les voies, selon l'Écriture, sont *miséricorde et les jugements insondables*, donne dès cette vie parfois, et d'une manière sensible, à la vertu sa récompense et au mal sa juste punition.

C'était, il y a peut-être deux siècles, à la fin d'un rude hiver qui allait faire époque dans la vie des pauvres de ce temps. Le ciel était couvert de gros nuages gris, la terre se revêtait d'une robe de neige et le vent faisait craquer les peupliers qui bordaient la prairie communale. Près de là, au fond d'une misérable chaumière, deux petits enfants, à peine vêtus, grelottaient de froid ; car, depuis que leur père était mort, la misère habitait la maison et l'âtre était souvent sans feu.

Pourtant Marie, la pauvre veuve, était pieuse, et ses petits enfants étaient deux petits anges ; ils allaient à la messe et aux vêpres sans faute tous les dimanches ; matin et soir ils faisaient si dévotement leurs prières ; ils invoquaient avec tant de tendresse la très sainte Vierge et saint Antoine de Padoue dont la statue, à côté de celle de Marie, trônait au milieu de quelques rares assiettes d'étain sur le dressoir de la maison. La religion régnait dans cette humble demeure ; et cependant on y était pauvre, on y vivait dans la misère, tandis que, dans le voisinage, le meunier, même les jours consacrés au Seigneur, faisait tourner son moulin, le cordonnier battait la semelle, et le bouvier jurait en conduisant ses bœufs ; et le meunier devenait riche, le cordonnier chantait comme s'il eût été heureux, et le bouvier voyait s'accroître ses troupeaux.

— Il fait bien froid, dit Marie à ses deux petits anges ; allez ramasser dans la prairie les branches mortes du vieux noyer que le vent a déraciné cette nuit ; — et ils se mirent à courir dans la prairie en laissant sur la neige la marque de leurs sabots.

Or, tandis qu'ils allaient çà et là, cassant les branches du vieil arbre, la petite fille aperçut tout à coup, auprès du tronc déraciné, un personnage tout rayonnant de lumière, qui semblait la regarder. C'était saint Antoine de Padoue. La pauvre enfant ne pouvait s'y tromper ; car, à part la grandeur, il ressemblait trop bien à la petite statue qu'elle vénérât tous les jours. Il portait sur son bras un enfant d'une indicible beauté qui, la tête appuyée sur l'épaule du Saint, souriait à la jeune fille et lui faisait

signe de s'approcher. Alors elle appela son frère, et tous deux s'agenouillèrent, les yeux fixés sur la vision et le cœur inondé d'un contentement et d'une joie inexprimable.

Inquiète de ne les voir pas revenir, la pauvre mère parut sur le seuil blanc de la chaumière, et les appela plusieurs fois ; mais le vent emporta sa voix, et les petits enfants ne répondirent point. Elle se rendit donc vers le vieux tronc abattu par la tempête, et, voyant ses enfants à genoux dans la neige, elle fut saisie d'étonnement ; car elle ne vit rien que des branches éparses et le tronc fracassé qui se dressait, tout blanc de neige, au milieu de la prairie.

Elle ne comprit point ce qu'ils avaient à prier ainsi, et sa surprise redoubla encore quand elle les vit prêter l'oreille à des sons qui semblaient les charmer, mais qu'elle n'entendit point. En vain essaya-t-elle de s'approcher du lieu d'où semblait surgir la voix ; elle n'entendit rien ; rien, si ce n'est le bruit de la rivière qui coulait près de là, et du vent qui pleurait dans les grands peupliers.

—Mère, dirent les petits anges, quand la prière fut achevée, n'avez-vous pas vu le bon saint Antoine avec l'enfant Jésus ? n'avez-vous pas entendu ses avertissements ?

Et, comme leur mère ne comprenait pas, ils ajoutèrent :

—Le bon saint nous a dit de fuir dès que la neige du vieux tronc commencerait à fondre, et d'emporter avec nous les meubles qui nous restent, et le grand crucifix de bois de la chaumière, et la statue de la Vierge et celle de saint Antoine que nous invoquons tous les jours.

Or, une semaine se passa toute entière, et la neige tombait toujours, et la misère ne quittait pas la maison, et l'âtre demeurait sans feu. Mais, à la fin de la dite semaine, le vent, qui faisait gémir les peupliers, chassa du ciel les gros nuages gris, et le soleil darda ses rayons sur le vieux tronc déraciné.

Ce que voyant, et pour obéir à la voix de saint Antoine, la pauvre veuve partit avec ses petits anges, emportant avec elle ce qui lui restait dans la maison. Quelques jours après, la Meuse, grossie par le dégel, montait d'une manière inquiétante. De mémoire d'homme on ne lui avait vu une pareille hauteur. On craignait quelque catastrophe. Aussi faisait-on la garde auprès du fleuve, quand tout à coup, au milieu de la nuit, la cloche, par

des sons lugubres, annonça que la rivière venait de rompre ses digues ; en un clin d'œil, elle avait envahi le village tout entier. Ce n'était partout que des cris de détresse et d'alarme. Mais dans la plaine, où avait demeuré la pauvre veuve, récemment partie, le spectacle qui s'offrait aux yeux était surtout navrant, le désastre complet. Les habitations du meunier, du bouvier et du cordonnier disparaissaient complètement sous les eaux ; et, malgré les secours promptement organisés, on ne parvint hélas ! à sauver de l'élément vengeur que des débris et des cadavres. Ainsi moururent les profanateurs du saint dimanche, les contempteurs des lois de Dieu. Depuis lors, le meunier ne fait plus tourner son moulin les jours de fête, le cordonnier ne bat plus la semelle, et le bouvier ne jure plus en conduisant ses bœufs.

Une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis le tragique événement dont nous venons d'entretenir nos lecteurs. De nouvelles maisons s'élevaient le long de la Meuse, dans la plaine jadis le théâtre et des effets de la justice de Dieu et de la puissance d'intercession de saint Antoine de Padoue. Un jour, pendant le mois de mai, une dame, qui semblait appartenir à la bonne société s'arrêta dans la plaine ; elle était accompagnée d'un garçon et d'une fille. Après avoir longtemps entretenu ces derniers du temps passé, elle finit par leur dire : — Voilà, mes chers enfants, ce que saint Antoine a fait pour nous ; En récompense de notre dévotion, il nous a sauvés autrefois de la pauvreté ; et c'est encore à lui, je n'en doute pas, que nous devons de nous voir élevés aujourd'hui, par un héritage inattendu, à un degré de fortune que beaucoup de gens nous envient. Que ferons-nous pour remercier notre glorieux patron de tant de bontés ?

— Ma mère, répondit la jeune fille, faisons bâtir en ce lieu une chapelle en l'honneur de saint Antoine de Padoue. Elle sera un témoignage constant et durable de notre gratitude, et engagera tous ceux qui la verront et apprendront notre histoire, à honorer avec nous notre glorieux protecteur si bon et si puissant dans le ciel.

L'idée de la jeune fille reçut l'approbation de la mère et du fils. La chapelle fut bâtie. Démolie plus tard pendant la Terreur, elle est aujourd'hui remplacée, comme nous l'avons déjà dit, par une simple niche. Mais saint Antoine, qu'on y vénère, est devenu le patron chéri des habitants de la contrée.—*Messager de saint François.*

CHRONIQUE.

La Règle ! La Règle !—Nous lisons sous ce titre ce qui suit dans *L'Étudiant*, revue publiée tous les mois au Collège de Joliette.

Malheur à celui qui vit sans règle.

En d'autres termes, malheur à celui qui chaque jour, depuis le matin jusqu'au soir, ne fait que ce qui lui plaît.

Cette âme sera dans le monde une âme *affaïssée*, une âme *dévoïée* ; *affaïssée* parce qu'elle n'aura jamais la force que donnent les bonnes habitudes ; *dévoïée* parce qu'elle n'aura que de mauvaises habitudes.

Jeunes amis, vous avez une règle.

Que cette règle soit pour vous quelque chose de sacré, parce que la règle, *c'est tout ce qui manque à votre jeunesse*, parce que la règle, c'est l'expérience de ceux qui ont vécu.

Certains jeunes gens ont peur de la règle ; j'avouerai en toute sincérité que j'ai peur de ces jeunes gens. D'autres au contraire sont comme dévôts à leur règle ; ces frères de Louis de Gonzague sont les vrais amis de Dieu et les hommes de l'avenir ; *les amis de Dieu*, parce qu'ils font à chaque instant sa volonté ; *les hommes de l'avenir* parce que s'ils ont dès leur jeunesse la sagesse de se laisser conduire ; c'est une garantie qu'ils auront plus tard la sagesse qui conduit les autres.

Les premiers, au contraire, me font peur et pourquoi ? S. Grégoire de Nysse disait au 4^{ème} siècle : *qui regula vivit Deo vivit* : celui qui vit de la règle, vit de Dieu. Puisqu'il en est ainsi, ne peut-on pas dire : *Qui regula non vivit diabolo vivit* ? Oui, on peut dire, dans certains cas du moins, que celui qui ne vit pas de la règle vit du diable, en ce sens que, se livrant aux caprices et aux passions d'une âme qui n'a ni sagesse ni expérience, il ne vit bientôt plus que dans le péché. Puisse Dieu préserver nos maisons de ce fléau.

La Table de Cana.—Un érudit français, membre de l'École d'Athènes, en dirigeant des fouilles en Phocide (Grèce) a déterré le lit de table (*accubitus*) où reposait Notre-Seigneur lorsqu'il assistait au festin des noces de Cana. C'est une grande plaque de marbre longue de 2m, 30, large de 0,64, et épaisse de 0,33. Sur un des côtés on lit cette inscription grecque : " Cette pierre est celle de Cana en Galilée, où N.-S. Jésus-Christ changea l'eau en vin." Antonin le Martyr, qui visitait la Terre Sainte vers l'année 570, fait mention de cette pierre qu'il a vue à Cana, et ajoute même qu'il s'est étendu dessus, et qu'il y a gravé les noms de ses parents : *Et accubimus in ipso accubitu ubi ego indignus parentum meorum nomina scripsi*. On voit que la déplorable habitude qu'ont certains voyageurs d'inscrire des noms sur les monuments date d'une haute antiquité ; elle existait même longtemps avant l'ère chrétienne. Il serait bien à désirer qu'on la fasse enfin cesser.—*La Terre Sainte.*

Le Barreau de Montréal.—Vendredi, le 16 Octobre dernier, huit juges et près de 150 avocats assistaient à une grand-messe que le Barreau de Montréal faisait chanter pour implorer le Ciel contre l'épidémie qui sévit à Montréal.

Sa Grandeur Mgr Fabre, évêque de Montréal, avait bien voulu officier accompagné d'un prêtre assistant, M. l'abbé Marcoux, d'un diacre et sous-diacre à la messe MM. les abbés Leclerc et Désaulniers et d'un maître de cérémonie M. l'abbé Donnelly, de l'évêché.

Un trône d'honneur avait été élevé pour Monseigneur et l'église avait revêtu ses plus beaux habits de fête.

C'est le Supérieur de St-Sulpice, M. l'abbé Colin, qui a fait le sermon de circonstance.

L'éloquent prédicateur a fait une admirable allocution. Il a parlé de la sublimité de l'acte que le Barreau de Montréal accomplissait, et de l'opportunité de cet acte. Les membres de la magistrature sont le dépositaire de la souveraineté du pays et en venant ainsi se jeter aux pieds des autels, implorant la miséricorde du ciel pour le peuple, ils font un acte de foi agréable à Dieu.

C'est un bel exemple donné au pays entier et un grand encouragement pour ceux qui sont chargés d'assister les affligés.

Cela leur fait honneur. Il est d'autant plus sublime qu'il est donné par la partie dirigeante de la ville qui tend les bras vers Dieu en disant : Notre Père, délivrez-nous du mal. Ayons confiance en effet, souvenons-nous qu'aucune prière n'a été adressée au Ciel sans qu'elle ne fut exaucée. Dieu nous délivrera du mal, c'est-à-dire de la maladie qui fait tant de ravages actuellement.

Les belles paroles de M. le Supérieur dont nous donnons ici une bien faible idée ont créé une profonde impression sur l'auditoire.

Après la messe, le Bâtonnier de Montréal et messieurs les juges se sont rendus auprès de Sa Grandeur Mgr. de Montréal, pour le remercier d'avoir bien voulu rehausser l'éclat de cette fête par sa présence.

Mont Liban.—Extrait des Annales de la Propagation de la Foi
Le dernier numéro des *Annales de la Propagation de la Foi* publiait une intéressante étude d'un prêtre lazariste, sur le Liban, les Maronites et les Druses.

Nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs sur le passage suivant : Il établit que les écoles sont la seule carrière à opposer pratiquement à l'invasion toujours croissante du protestantisme dans ces intéressantes contrées.

« Depuis que les protestants ont pénétré en Syrie, ils multiplient les écoles partout dans les montagnes. D'autre part, l'incrédulité exerce ses ravages comme en Europe, et elle a, pour servir sa cause, la presse impie dont les publications se propagent avec une facilité étonnante. Cette invasion du mal dans le pays a éveillé le zèle du clergé indigène ; aussi, surtout dans les parties les plus attaquées par les protestants, les Evêques et les Prêtres déploient une activité de plus en plus édifiante. Le séminaire des Pères Jésuites a beaucoup contribué à ce grand mouvement vers le bien, en préparant des prêtres vraiment instruits et bien initiés aux OEuvres. Si l'éducation donnée dans les autres séminaires du pays, à Antoura, Rayfoun, Roumilie et Marabda, est loin d'être suffisante pour les besoins du temps, cependant les prêtres qui en sortent sont mieux formés qu'autrefois ; ils ont une solide piété et une dignité qui impose.

“ On a dit bien des fois : “ Le protestantisme est trop froid, il ne pourrait prendre racine en Orient ; ” à cela on peut répondre que si les Maronites, devenus protestants convaincus, sont peu nombreux, par contre, nous remarquons que la plupart des jeunes personnes qui sont demeurés en commerce avec eux, n'ont que trop subi l'influence de cette religion délétère ; je veux dire que, s'ils ne sont protestants que de nom, ils sont en même temps sans aucun principe religieux.

“ Les protestants ont donc déjà fait un grand mal, il ont affaibli le sentiment religieux dans nos villes et même dans un bon nombre de villages de la montagne.

“ L'Œuvre des écoles des paroisses porte un grand coup à l'influence protestante ; secondée par les Evêques du pays, elle a déjà eu un succès magnifique. Depuis fort longtemps du reste, nos populations réclament cette fondation. Lorsque les Missionnaires leur reprochaient d'envoyer leurs enfants dans les écoles protestantes, ils répondaient aussitôt : “ Mais c'est la seule école du village, comment faire ? Nous avons besoin de faire instruire nos fils ; que l'Evêque fonde une école, et aussitôt nos enfants s'y rendront. ”

“ Vous savez s'ils ont tenu parole, et combien de fois déjà les terribles sectaires ont dû se retirer en voyant leurs écoles désertes. Puisse Dieu répandre de plus en plus ses abondantes bénédictions sur nos efforts !

“ Je ne puis mieux terminer ces réflexions sur les Druses qu'en vous parlant du bon accueil qu'ils font à l'établissement des écoles des paroisses. Dans tous les villages mixtes où se trouvent des Maronites et des Druses, dès qu'on y établit une école catholique, les Druses mettent non moins d'empressement que leurs voisins à s'y rendre, au déplaisir des protestants. Ce fait est d'autant plus surprenant que, comme je vous l'ai déjà dit, ils sont les protégés des Anglais. N'y aurait-il pas là un trait de la Providence et comme une lueur d'espérance ? ”

Bethlém.—Le 21 juillet dernier, en présence du R. P. Custode de Terre-Sainte, du patriarche grec schismatique, du supérieur des Arméniens et des représentants des gouvernements français et ottoman, chacune de trois communions latine, grecque et arménienne a changé les cadres qui étaient placés dans la grotte de la Nativité, et on a remis dans le pavé voisin du lieu de la Crèche une dalle qui avait été enlevée dans la nuit du 25 avril 1873, quand les moines grec schismatiques mirent la main sur tout ce qui appartenait aux Latins dans la dite grotte en saccageant les autels et les peintures, et en frappant les Pères Franciscains auxquels l'Eglise a confié la garde de ce précieux sanctuaire. Ceux qui ne sont pas au courant de la question des Lieux Saints s'étonneront peut-être qu'il faille tant de solennité pour remplacer un tableau ou une dalle ; mais il ne faut pas oublier que ces objets ont là-bas une très grande importance, parce qu'ils n'ont pas simplement pour but d'orner les sanctuaires, mais surtout de constater les droits des catholiques à la possession de tel ou tel sanctuaire, droits que les schismatiques s'efforcent souvent de nous enlever.

FIORETTI

OU

Petites Fleurs de Saint François d'Assise.

HISTOIRE RACONTÉE PAR UNE FRANCISCAINE.

Un de nos orphelins désirant se faire prêtre, avait besoin du consentement de sa famille, et comme l'on ne savait à qui s'adresser, la bonne sœur Franciscaïne qui me racontait l'histoire que j'écris, alla, dans un voyage fait à Paris, demander quelques indications nécessaires. Seul, un oncle de l'enfant eût été à même de les donner, elle demanda son adresse. On s'exclama.

—Son adresse, ma bonne sœur ! mais c'est un chef de communards, il vous tuerait, n'y allez pas.

Les Franciscaïns sont les pauvres de la vie religieuse. La sœur Sainte-R..., insista tranquillement, prit l'adresse et alla chercher un fiacre pour la conduire à destination.

A destination ! ce n'était pas facile comme le prouva la stupeur du cocher en entendant la sœur lui dire où elle voulait se rendre.

—Je n'irai pas là, fit-il résolument. On nous assassinerait !

Sans hésiter, la Sœur se dirigea vers un autre fiacre et lui dit de la conduire à tel endroit.

La voiture où elle allait monter était un de ces fiacres jaunes, dont les cochers sont en pardessus blanc et que le peuple appelle, paraît-il, "les voitures des Nonnes", car les conducteurs sont très polis pour les religieuses. Le brave homme à qui la Sœur s'adressa, quoiqu'effrayé à son tour, consentit à la conduire, "mais seulement, ajouta-t-il, jusqu'à tel endroit, car je serais tué si j'allais plus loin."

La Franciscaïne acquiesça à la restriction et l'on partit.

A l'endroit désigné, elle descendit, alla droit à la maison qui lui était indiquée, traversant des groupes qui lui lançaient des regards de bêtes fauves, et demanda au concierge l'homme qu'elle était venu chercher.

Stupéfaction du concierge. Une religieuse chez ce locataire-là ; en voilà une forte !

—Il y est, dit-il, effaré et vous êtes bien heureuse qu'il soit malade, car il vous aurait jetée à la porte... La bonne sœur monta, elle entendait retentir dans la maison des

chants affreux, des paroles atroces et elle disait tout bas :
 “ Mon Jésus, s'il m'arrive malheur, ce sera votre faute. ”

Parvenue à la porte, elle frappe, puis elle entre et elle se voit en face d'un être dont la figure formidable l'aurait terrifiée si elle n'avait été Franciscaïne.

— Mon ami, dit-elle doucement en s'avancant dans la chambrée, je suis bien fâchée de vous savoir malade et je vous demande pardon d'être venue, mais j'avais un motif grave pour vous voir...

Elle continua sur ce ton, calme, résolue, et le regardant en face.

Le communard la regardait lui aussi, d'abord stupéfié, puis irrité, il l'interrompt avec brusquerie.

— Je sais pourquoi vous venez, fit-il brutalement ; vous avez chez vous mon neveu ; vous voulez savoir ce que sont devenus ses parents, mais je ne vous le dirai pas ; vous ne savez donc pas qui je suis ?

— Si, répondit nettement la sœur, et je comprends ce que vous devez éprouver, car, à votre place, j'aurais probablement agi comme vous.

— Comment ! s'écria le malade, vous auriez fait ce que j'ai fait ?

— Oui, répondit la religieuse, car lorsque l'on ne connaît pas le Christ, la misère entraîne à tout. Aussi, je vous plains, et je déplore votre sort, mon ami.

— Il n'y a pas de Christ, murmura sourdement le communard.

— Il n'y a pas de Christ ! fit la Franciscaïne avec éclat. Ah si ! il y en a un. Je le sers et je l'aime. Pour Lui, j'ai tout quitté. C'est Lui qui m'amène. C'est Lui qui me conduit près de vous. Tenez, le voilà, embrassez-le !

Et la vaillante femme détachant son crucifix, le présenta au bandit effaré... Dompté, celui-ci posa ses lèvres sur le Christ.

Puis, la regardant de nouveau : “ Vous êtes une sacrée nonne, fit-il avec énergie. Eh bien ! écoutez : Les parents sont morts, la mère était une dévote et elle a voulu un calotin avant de mourir. Faites de l'enfant ce que vous voudrez, si je n'étais pas malade, je vous accompagnerais dans vos courses et malheur à qui oserait vous toucher. ”

Profondément émue, la sœur le remercia et prit congé de lui, bénissant Dieu et le priant pour ce malheureux.

Deux ans après, elle revint à Paris et elle eut affaire dans un hôpital ; elle traversait une des salles lorsqu'un moribond fit un mouvement et son appel presque indistinct fut compris par la religieuse qui l'assistait.

“Ma sœur, dit-elle à la Franciscaine, venez donc par ici, mon pauvre malade semble vous reconnaître et vous demander.”

Sœur Ste-R..., s'approcha et resta saisie devant le communard mourant. Il a reçu tous les secours de la religion, reprit la religieuse qui était au chevet du lit, car il a dit, il y a deux jours : “Il y a une sacrée nonne qui avait un bon Dieu sur l'estomac, et ça lui fera plaisir, à cette pauvre nonne, que je voie un calotin. Allez me le chercher.” Il vient de vous reconnaître comme vous passiez.

Et, assisté par la Franciscaine, le communard expira doucement. Il alla vers le Dieu qui était venu le chercher, guidé par celle qui avait, comme Androclès, dompté le lion farouche et en avait fait une brebis du Seigneur.

Comtesse de PITRAY.

VIE DE ST. FRANÇOIS D'ASSISE.

(Suite.)

CHAPITRE VII.

SAINTE CLAIRE ET LES PAUVRES-DAMES.

(1212.)

Sainte Claire naquit à Assise. Ses parents, Favorino et Ortolana, avaient uni les blasons des deux plus antiques maisons de cette ville, les Scesi et les Fiumi, et comptaient parmi leurs alliés les bienheureux Sylvestre et Rufin. Lecomte possédait sur la pente méridionale du mont Soubase, le château de Sasso-Rosso, dont on voit encore aujourd'hui les ruines imposantes. La comtesse, femme d'une piété éminente, avait entrepris par dévotion les pèlerinages de Terre-Sainte, de Saint-Michel au mont Gargan, et de Saint-Pierre de Rome. A son retour, Dieu la visita dans sa miséricorde, et Ortolana, comme la mère de Samuel, obtint par la vertu du jeûne et de la prière une enfant digne d'elle. Un jour qu'elle était agenouillée devant son crucifix, et qu'elle conjurait le Seigneur de

bénir le fruit de ses entrailles, elle entendit une voix harmonieuse comme celle des anges, qui lui disait : " Ne crains rien, Ortolana ; tu mettras heureusement au monde une lumière qui éclairera tout l'univers." L'enfant prédestinée naquit quelques jours après, le sourire sur les lèvres. Elle reçut l'eau régénératrice sur les mêmes fonts sacrés où François avait été baptisé douze ans auparavant, et sa mère voulut qu'on lui donnât le beau nom de Claire (1), symbole et présage de sa grandeur future. En ce jour-là le ciel et la terre se réjouirent. C'était le 16 juillet 1194.

Claire fut toujours un ange d'innocence et de piété. Dès l'adolescence, elle se livrait à diverses pratiques de mortification, et portait un cilice sous ses riches vêtements. Elle était très-grande ; elle avait les traits délicats et majestueux, le teint frais et vermeil, et son visage était magnifiquement encadré par sa blonde chevelure. Ses parents, ravis de voir en elle de si rares avantages, ne songeaient qu'à l'établir dans le monde ; mais la jeune fille avait des désirs plus élevés, et, à dix-huit ans, elle méditait d'offrir au Roi des rois la fleur brillante de sa virginité. Dieu vint à son secours en l'adressant au bienheureux Patriarche, qui devait être son guide sur la terre et son éternel ami dans le ciel. Pendant le carême de l'an 1212, le saint prêchait à Assise dans l'église Saint-Georges. C'était sa première station quadragésimale ; et quoiqu'il soit écrit que nul n'est prophète en son pays, le jeune diacre savait captiver ses propres compatriotes sous le charme de sa parole. Claire, désireuse de connaître un apôtre dont on racontait tant de merveilles, obtint un soir d'aller avec sa mère et sa sœur Agnès assister à l'une de ses instructions. Elle le voit, l'entend, l'admire, et dès ce moment le choisit pour le directeur de sa vie. La jeune fille s'ouvre de son dessein à une veuve digne de toute sa confiance, Bona Guelfuccio, sa parente ; et elle se rend avec elle, dans le plus grand secret, à Notre-Dame-des-Anges. Les vieux chroniqueurs nous ont conservé dans un récit plein de fraîcheur et de grâce le tableau de cette première entrevue. François, sachant par révélation qu'il a devant lui un trésor dont le monde n'est pas digne, dévoile à Claire le prix

(1) *Clara*, lumineuse, illustre.

de la virginité, les beautés ravissantes du céleste Epoux, et les joies inénarrables d'une union que le temps ne détruit pas. Puis, il ajoute pour l'éprouver : "Ma fille, si vous voulez que je croie à votre vocation, allez, quittez ces joyaux et ces parures, couvrez-vous d'un sac et parcourez la ville en demandant l'aumône de porte en porte." Claire obéit sans hésiter, et revient à la fin du carême retrouver le saint Patriarche. Elle était impatiente de se donner toute à Dieu, et les jours qui la séparaient de l'alliance avec son bien-aimé Jésus, lui paraissaient des siècles. De son côté, François, craignant que cette fleur si délicate et si belle ne se flétrit au souffle empoisonné du monde, pensait qu'il était temps de la transplanter dans le jardin fermé de la vie religieuse. On convint que ce grand acte s'accomplirait le dimanche des Rameaux (19 mars 1212). La jeune vierge, ornée de tous ses atours, se rendit à la cathédrale d'Assise ; mais, au lieu d'aller, selon la coutume italienne, recevoir les rameaux bénits, elle demeura à sa place, les yeux modestement baissés. L'évêque, s'en apercevant, descendit des degrés du sanctuaire, et vint lui apporter une palme, emblème des victoires qu'elle allait remporter sur le monde. La nuit suivante, à l'heure où tout était plongé dans le sommeil, Claire sortit de la maison paternelle, parée comme une fiancée au jour de ses noces, accompagnée de Bona, sa fidèle amie. Les pierres et les pieux qui barricadaient l'issue du jardin cédèrent miraculeusement sous les efforts de ses doigts, et l'innocente colombe, heureuse de voir ses derniers liens rompus, prit son vol vers la maison de Dieu, pour s'y offrir en holocauste sur l'autel du divin amour. Les Religieux, des cierges à la main, l'attendaient à Notre-Dame-des-Anges. François lui coupa les cheveux, en signe de renonciation aux vanités de la terre, la revêtit d'une robe de bure de couleur cendrée, la ceignit d'une corde et lui couvrit la tête d'un voile épais. Puis, elle prononça ses vœux aux pieds de la Vierge Immaculée, et l'on distribua aux pauvres tout ce qu'elle avait de précieux. Le sacrifice était consommé, l'immolation était entière. Le serviteur de Dieu la conduisit au monastère de Saint-Paul ; et cette fois encore, pour le second Ordre, comme pour le premier, ce fut saint Benoit qui lui fournit un asile.

On ne peut douter qu'en tout cela, François qui n'était que diacre, n'agit par inspiration divine et avec l'autorisation de l'évêque d'Assise.

Les épreuves ne manquèrent pas à notre sainte ; son père et sa mère accoururent à Saint-Paul, et n'épargnèrent ni prières ni menaces pour l'en arracher ; mais Claire, leur montrant sa tête rasée et s'attachant avec force aux colonnes de l'autel, finit par triompher de toutes leurs attaques. François, pour la mettre à l'abri d'un nouvel orage, la fit transporter à Saint-Ange-du-Panso, autre couvent de Bénédictines.

Claire fut la première fleur du virginal parterre des Pauvres-Dames, Agnès, sa sœur, fut la seconde. C'était une jeune fille de quatorze ans, pure comme un lis, douce comme un agneau. Claire suppliait le Dieu qui se plaît au milieu des lis, de jeter un regard de miséricorde sur sa jeune sœur et de l'admettre à son tour au banquet des vierges. Sa prière fut exaucée ; peu de jours après, Agnès vint la rejoindre et lui dit : " Ma sœur, je veux servir Dieu avec vous. — Très-douce sœur, répondit Claire en la serrant dans ses bras, combien je remercie le ciel d'avoir réalisé le plus ardent de mes desirs ! " Claire et Agnès ! Deux sœurs, deux conquêtes de saint François, deux victimes pures, qui couraient s'immoler sur l'autel du Dieu vivant, avec plus de joie que les mondaines ne courent à leurs voluptés !

Pendant qu'un si doux spectacle réjouissait le monastère de Saint-Ange, la maison paternelle était témoin d'une scène toute différente. Là, c'était des cris de douleur, de rage, de désespoir ; le comte Favorino était exaspéré. Bientôt il assemble ses amis, et leur fait partager ses sentiments. Douze d'entre eux prennent les armes, et jurent de lui ramener sa fille, morte ou vive. Sans respect pour la sainteté du lieu, ils pénètrent dans le cloître ; l'un d'eux saisit Agnès par les cheveux, et la traîne brutalemet à travers les rochers jusqu'au bas de la montagne ; mais soudain le corps de cette enfant devient si lourd, que les ravisseurs, forcés d'avouer leur impuissance, l'abandonnent sur les bords d'un ravin. Un de ses oncles, Monaldo, lève sur elle une main sacrilège, et va pour la frapper de son épée ; mais il ne peut achever son crime : son bras s'arrête, immobile et desséché. Claire arrive sur ces entrefaites ; elle conjure ses parents de lui laisser au moins les restes ensanglantés d'Agnès.

(A continuer.)

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

DEUX ENTRETIENS

SUR LES AVANTAGES DE L'APOSTOLAT DE JÉSUS

Ligue du Cœur de Jésus.

Premier Entretien.

D. Je le comprends : la prière est toute-puissante pour obtenir la grâce, et, avec elle, le salut, aux autres comme à nous-mêmes ; de plus, elle est d'une extrême facilité, puisque, au moyen d'une simple direction d'intention, tous les actes, tous les soupirs de notre vie peuvent devenir des prières. Mais pourquoi, au lieu de nous laisser utiliser ce pouvoir merveilleux au profit de nos propres intérêts, l'*Apostolat de la Prière* nous engage-t-il à en donner tout le bénéfice aux intérêts du Cœur de Jésus ?

R. Pourrions-nous en faire profiter un cœur plus digne ? Jésus n'est-il pas mort pour tous, afin que nous vivions, non pour nous, mais pour lui ? Quoi ! nous oublions, nous sacrifions souvent nos plus chers intérêts pour ceux de nos parents, de nos amis, d'étrangers même, et nous refuserions, nous marchanderions ce service à Jésus notre Frère bien-aimé, notre unique Sauveur, notre plus fidèle Ami.

D. Jésus veut-il donc que nous lui sacrifions nos intérêts spirituels ?

R. Non, car la meilleure manière d'y travailler, c'est d'embrasser et de faire valoir les intérêts du Sacré-Cœur, et il y a pour nous d'immenses avantages à consacrer à ces divins intérêts tout le fruit de nos prières quotidiennes, c'est-à-dire à pratiquer l'*Apostolat de la Prière*.

D. Quels sont ces avantages ?

R. Je ne puis les énumérer tous. En voici quelques-uns : l'*Apostolat de la Prière* rend la vie chrétienne plus réelle, plus pieuse, plus méritoire, plus facile, plus heureuse.

D. Comment l'*Apostolat de la Prière* rend-il la vie chrétienne plus réelle ?

R. En ce qu'il la nourrit du véritable esprit du christianisme.

D. Quel est cet esprit ?

R. C'est un esprit d'union avec Jésus. *Pénétrez-vous des sentiments de Jésus-Christ*, disait saint Paul aux fidèles.

Or, n'est-ce pas une excellente manière de nous unir à Jésus-Christ et de nous pénétrer de ses sentiments que de partager ses désirs, embrasser ses intérêts et les faire valoir de notre mieux ?

Aussi, les modèles de la vie chrétienne, les Saints, et, à leur tête, la Reine de tous les Saints, ont eu à cœur les intérêts du divin Maître plus que les leurs, et, pour le triomphe de ces divins intérêts, ils ont tout fait, jusqu'à donner leur vie.

D. Comment l'Apostolat de la Prière rend-il la vie chrétienne plus *pieuse* ?

R. La vraie piété, c'est le dévouement, l'amitié pour Jésus. Or, quel dévouement plus réel que de prendre en main ses intérêts ? Quelle amitié plus véritable que de lui procurer ce qui fait l'objet constant de ses désirs ? Bien plus, la vraie piété semble impossible sans l'*esprit* de l'*Apostolat de la Prière*. Oseriez-vous dire à quelqu'un : Je suis votre ami, je vous suis tout dévoué, en vous contentant d'implorer son aide dans vos besoins et de lui recommander vos intérêts, sans vous soucier des siens, sans l'aider, quand vous le pouvez, à trouver ce qu'il cherche ?

D. Ce serait de l'égoïsme, n'est-ce pas ?

R. Il me le semble, et j'appelle égoïsme une dévotion qui se borne à chercher ses intérêts propres, même spirituels, sans zèle pour ceux de Notre-Seigneur, comme s'en plaignait l'Apôtre.

D. Comment l'Apostolat de la Prière rend-il la vie chrétienne plus *méritoire* ?

R. En ce qu'il enrichit de la plus précieuse valeur pour l'éternité les œuvres des justes qu'il anime.

D. Expliquez-moi cette doctrine.

R. Toute œuvre faite en état de grâce avec une intention surnaturelle est *méritoire*, c'est-à-dire digne d'une éternelle récompense, et cette récompense sera d'autant plus belle que l'intention de l'œuvre aura été meilleure, c'est-à-dire que le motif en aura été plus agréable à DIEU. Or, en pratiquant l'Apostolat de Prière, en offrant pour les intérêts du Sacré-Cœur de Jésus ses œuvres, ses prières et ses peines, on les anime de l'intention la plus noble, du motif le plus agréable à DIEU, à savoir de la charité la plus pure envers le prochain et de l'amour le plus désintéressé envers Notre-Seigneur.

D. Mais transformer, comme on l'a dit, toutes ses œu-

vres en prières au profit du Cœur de Jésus, n'est-ce pas lui abandonner tout le mérite de ces œuvres ?

R. Point du tout : on abandonne au Sacré-Cœur le fruit *impérratoire* de ces œuvres devenues prières, c'est-à-dire leur capacité d'obtenir les faveurs de DIEU ; mais on en garde tout le *mérite*, c'est-à-dire les droits qu'elles nous acquièrent à la céleste récompense, et ce mérite s'accroît même selon toute la mesure de la générosité de cette offrande.

Ainsi, supposons un jeune enfant qui a offert le matin toutes ses œuvres et ses peines pour les intérêts du Cœur de Jésus. Non-seulement ses plus petites actions vont droit au ciel comme de puissantes prières en faveur de ces divins intérêts, mais, de plus, elles sont inscrites au livre de vie, et l'enfant en sera récompensé au centuple pendant l'éternité.

D. Comment l'Apostolat de la Prière rend-il la vie chrétienne plus facile ?

R. En facilitant l'accomplissement de tous les devoirs par la pensée que les moindres sacrifices peuvent avancer les intérêts du Cœur de Jésus et sauver des âmes qui, sans cela, se perdraient.

D. Pourriez-vous expliquer cela par un exemple ?

R. Très-volontiers. Voici un écolier à son pupitre, son cahier de classe ouvert devant lui. La paresse le tente : il se sent vivement porté à perdre son temps en amusements frivoles ou à manquer au silence en distrayant ses condisciples. Au même instant, en Chine, un enfant païen va mourir, et il ne lui manque plus qu'une grâce actuelle pour arriver à celle du baptême. Tout à l'heure, en effet, passera un missionnaire. Qu'il trouve l'enfant en vie, il le baptisera. Trois minutes de vie, et ce petit est sauvé. Mais ces trois minutes, c'est une grâce, et pour l'accorder, malgré le brûlant désir qu'il en a, Notre-Seigneur, souvent, attend une prière. — Soudain, notre écolier se rappelle l'*Apostolat de la Prière*. Hé quoi ! se dit-il, une prière, un sacrifice au profit des intérêts du Cœur de Jésus peut "faire pencher la balance en suspens", et j'hésite à sacrifier une satisfaction de paresse ! — Mon DIEU, je vous offre mon travail pour les intentions du Cœur de Jésus, — et il se remet à son devoir. — Sauvé ! s'écrie à l'instant même l'Ange du petit Chinois, sauvé ! Seigneur, vous n'attendiez qu'une prière pour accorder à mon protégé la

grâce du baptême. Un écolier d'Europe vient d'offrir un sacrifice ; donnez la grâce.—Et le missionnaire survient, il voit l'enfant moribond, il verse sur lui l'eau sainte ; l'enfant expire. Il est en Paradis, où il ne cesse de prier pour celui à qui il doit son bonheur.

D. Ah ! si nous voyions ainsi le fruit de nos prières et de nos sacrifices, nous les ferions avec bien plus de ferveur et de générosité !

R. Notre foi doit découvrir ce qui est caché à nos yeux. Le tableau que je viens de vous faire n'est que la démonstration sensible d'une doctrine certaine, que nous ne devrions jamais perdre de vue, surtout dans nos tentations. Tout sacrifice peut devenir prière, par notre intention ; toute prière obtient une grâce ; toute grâce contribue et parfois peut suffire au salut d'une âme. Comment être pénétré de ces vérités et reculer devant un sacrifice, remplir lâchement un devoir, se permettre une jouissance défendue ?

D. Comment l'Apostolat de la Prière rend-il la vie chrétienne plus *heureuse* ?

R. En ce qu'il en chasse les trois mortels ennemis du bonheur chrétien : l'égoïsme, la tiédeur, l'inutilité.

L'égoïste n'est pas heureux. " Qui ne recherche que soi se trouve, mais pour sa perte, " L'Apostolat de la Prière remplace l'égoïsme par le dévouement aux intérêts du Sauveur et de ses âmes.

L'âme tiède n'est contente ni d'elle-même, elle en rougit, ni de Dieu, elle le sait dégouté de ses lâchetés. L'Apostolat bannit la tiédeur, en donnant à la ferveur le plus puissant mobile : la vue des âmes en suspens que notre générosité peut sauver.

Enfin se sentir inutile en ce monde, c'est un cruel chagrin, une honte. L'Apostolat de la Prière y donne le remède : il utilise tout, jusqu'au repos légitime, aux langueurs de la maladie et au sommeil, pour la plus noble des causes, celle de Jésus-Christ.

Second Entretien.

D. Vous avez dit que la meilleure manière de travailler à nos propres intérêts, c'est d'embrasser et de faire valoir ceux du Cœur de Jésus. Comment le prouverez-vous ?

R. La leçon précédente l'a démontré : puisque cette

pratique nous enrichit d'autant de nouveaux mérites qu'elle anime d'actions dans notre vie, puisqu'elle nous facilite tous les sacrifices et l'accomplissement de tous nos devoirs, ne fait-elle pas évidemment prospérer nos plus vrais intérêts, ceux de l'éternité ?

D. Ne les ferions-nous pas encore mieux prospérer en nous réservant tout le profit des prières et des œuvres que l'*Apostolat* nous conseille d'offrir à Dieu selon les intentions de Jésus ?

R. Non. Le meilleur moyen de nous procurer tous les biens possibles, c'est d'attirer sur nous une spéciale bienveillance de leur Auteur ; et comment nous assurer mieux cette bienveillance qu'en nous consacrant sans réserve à sa gloire ? Nos intérêts ne prospéreront jamais mieux qu'en des mains infiniment sages, puissantes et dévouées. Or, Notre-Seigneur, par une juste réciprocité, pourra-t-il s'empêcher de prendre en main nos intérêts quand il nous verra tout dévoués aux siens ? Non, il ne se laissera pas vaincre en générosité, et il vérifiera sa parole : *Celui qui perdra son âme pour moi, la trouvera.*

Saint Ignace le comprenait : " Lors même qu'en mourant actuellement, disait-il, je serais certain de mon salut, je serais néanmoins bien aise de le risquer en continuant à rester sur terre, si j'y pouvais gagner plus d'âmes à Jésus-Christ.—Mais, lui disait-on, c'est imprudence qu'exposer son salut pour celui d'autrui.—Quoi ! répliquait le saint, Dieu est-il un tyran ? Me voyant exposer mon salut pour lui gagner des âmes, voudrait-il m'envoyer en enfer ? "

D. Et nos intérêts temporels ne souffriront-ils pas, si l'*Apostolat* consacre toutes nos prières aux intérêts du Cœur de Jésus ?

R. Bien au contraire. L'*Apostolat* de la Prière est une des meilleures formes de la dévotion au Cœur de Jésus, puisqu'il consiste à partager ses sentiments, à combler ses désirs, à faire triompher sa cause. Cet *Apostolat* a donc pour lui toutes les promesses de Notre-Seigneur aux âmes dévouées à son divin Cœur. Or, écoutez quelques-unes de ces promesses que la Bienheureuse Marguerite-Marie entendit de la bouche même du Sauveur Jésus :

" Je leur donnerai (aux personnes dévouées à mon Cœur) toutes les grâces nécessaires dans leur état. — Je mettrai la paix dans leurs familles.—Je les consolerais dans

toutes leurs peines.—Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort. — Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.”

D. L'Apostolat de la Prière, en consacrant aux intérêts du Cœur de Jésus le bénéfice de toutes prières, nous défend donc de prier quelquefois pour nos besoins spéciaux et pour les intérêts que le devoir ou la charité nous recommande en particulier ?

R. Non certes, il ne nous le défend point ; au contraire, nos prières alors auront d'autant plus de poids auprès de Notre-Seigneur qu'il sera, pour ainsi dire, notre débiteur. — Mais dans ce cas encore, quand nous désirons des grâces particulières, quelles qu'elles soient, pour nous ou pour des personnes déterminées, le moyen le plus sûr de les obtenir serait de redoubler de ferveur à prier pour les intérêts du Cœur de Jésus.

D. Pourquoi ?

R. Parce que toutes les grâces réellement utiles à nous et aux nôtres faisant partie des intérêts du Cœur infiniment aimant de Jésus, il se fera un bonheur de satisfaire à la fois ses intérêts et les nôtres, et de récompenser notre dévouement en nous appliquant au centuple les fruits de notre apostolat. Ce sera, en quelque manière, imiter les bateliers dont parle saint François de Sales, qui arrivent au port en lui tournant le dos pour mieux ramer.

J. TISSOT,

Missionnaire de Saint-François de Sales.

JUBILÉ EXTRAORDINAIRE.

L'Osservatore Romano a reçu du cardinal-vicaire le rescrit pontifical qui suit :

“ Du Vatican, aux premières vêpres du St. Rosaire, le 3 oct. 1885.

“ Sa Sainteté le Pape Léon XIII, voulant pourvoir à ces temps exceptionnels par des secours exceptionnels de religieuse piété, a décidé d'accorder pour l'année prochaine au monde catholique un Jubilé extraordinaire.

“ Sa Sainteté voulant placer sous le patronage de la Reine des Cieux le succès d'une si grande grâce, en donne la première nouvelle à l'heure où l'Eglise commence à l'honorer sous le glorieux titre de la Vierge du Rosaire.

“ Tous les fidèles de l'univers, spécialement les prédicateurs, les associés de la confrérie du Rosaire, ainsi que les divers ordres du Séraphique Patriarche (la fête du Rosaire coïncidant cette année avec celle de saint François), salueront avec joie cette nouvelle et se prépareront dès à présent à en profiter effectivement à l'époque fixée.

“ L. M., cardinal-vicaire.”